HISTOIRE
DE LA FIÈVRE
QUI A RÉGNÉ
SUR LA FLOTTE ANGLAISE
STATIONNÉE DANS LA MÉDITERRANÉE

Pendant les années 1800 et 1801;

Présentée a l'École de Médecine de Montpellier,

Par EDWIN - GODDEN JONES, *de Southampton, en Angleterre, Chirurgien-major dans la Marine royale de Sa Majesté Britannique.*



A MONTPELLIER, CHEZ G. IZAR ET A. RICARD,
IMPRIMEURS DE L'ECOLE DE MEDECINE.



M. DCCCIII.



HISTOIRE
DE LA FIÈVRE
QUI A RÉGNÉ
SUR LA FLOTTE ANGLAISE
STATIONNÉE DANS LA MÉDITERRANÉE
Pendant les années 1800 et 1801.

La vie de celui qui s'adonne à la profession de marin, n'est qu'une succession continuelle de dangers et d'inquiétudes ; les tempêtes, les écueils, les combats le menacent sans cesse ; le calme, la sérénité sont eux-mêmes les précurseurs des orages ; et les courts momens qu'il passe dans le port, le préparent à lutter contre de nouveaux assauts ; aussi le Poëte avoit-il raison, lorsqu'il disoit :

Illi robur, et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. . . . .

Mais ce ne sont pas les seuls risques attachés à son état Sa santé, continuellement soumise à des épreuves que ne connoît pas l'homme de terre, est toujours menacée; le passage doux et gradué d'une saison à celle qui la suit n'existe pas pour lui; ce changement est brusque et rapide. Souvent transporté des régions glacées du nord sous les rayons brûlans du soleil de l'équateur; visitant les climats les plus mal-sains; exposé aux intempéries de l'air, à une mauvaise nourriture, aux excès dans le régime où l'entraînent l'oisiveté et la compagnie, il n'est pas étonnant s'il est soumis à un plus grand nombre de causes morbifiques. Parmi celles-là il en est qui sont particulières ou propres aux gens de mer, et qui méritent l'attention du Médecin qui se destine à les soigner.

Tout le monde convient que les officiers de santé de la marine ont des occasions favorables d'observer dans toutes les parties du monde, des maladies de toute espèce. Les sujets sont continuellement sous leurs yeux, et rien ne doit échapper à leur observation : aussi retirent-ils de grands avantages de leur position, lorsqu'ils savent en profiter.

Mais malheureusement la vie pénible et tumultueuse qu'un jeune homme est obligé de mener dans les premiers grades du service, ne s'accorde guères avec la paix de la réflexion

et l'application à l'étude. Étonné d'une situation qui lui étoit étrangère, aussi bien que des coutumes et des manières de sa nouvelle société; effrayé par les dangers continuels de la mer, il tombe dans le dégoût, peu propre à nourrir le desir de s'instruire; ou bien s'il s'accoutume, il se mêle bientôt aux plaisirs bruyans des jeunes aspirans; là, au lieu d'acquérir les connoissances de son état, il perd même celles qu'il possédoit.

Si, par ses services, il monte à un grade supérieur, comment, s'il n'a pas perdu l'habitude du travail, pourra-t-il s'y livrer au milieu du bruit, du tumulte, des orages et des manœuvres? D'ailleurs, privé du secours des bibliothèques et de la société des praticiens consommés, il est obligé de résoudre lui-même les difficultés que présente souvent une pratique pressante, qui ne lui sert de rien dans un art aussi difficile que la Médecine.

Ce que je viens de dire sur les difficultés qu'éprouve le jeune Médecin de la marine, est plutôt pour solliciter l'excuse sur le peu d'érudition qui régnera dans mon mémoire, que pour faire oublier que des Médecins ont illustré la Marine Anglaise. Si elle a fourni un plus petit nombre d'hommes célèbres que l'armée de terre, on rangera toujours parmi les Praticiens les LIND, les ROBERSON, les BLANE, les TROTTER.

Depuis six années que je sers dans la Marine de Sa Majesté Britannique, après avoir passé par tous les grades, et être parvenu à celui de Chirurgien en chef d'un vaisseau de ligne du troisième rang, j'ai pu décrire le désagrément des

situations où je me suis trouvé, tout en avouant que les occasions de voir et d'étudier ont été singulièrement multipliées pour moi.

Je vous présente, Illustres Professeurs, des observations faites dans les circonstances décourageantes dont j'ai parlé; la manière dont elles sont rédigées se ressentira du peu d'habitude que j'ai d'écrire dans une langue étrangère. Vous y desirerez aussi plus d'érudition; mais la vérité des faits a été religieusement conservée: et si je réclame votre indulgence pour la forme de mon mémoire, j'espère que vous en agréerez le fond, qui auroit dû être traité par une autre plume que par la mienne.



Je me trouvois à l'Isle de Minorque, pendant l'été de 1800, et la frégate le Pegasus, dont j'étois alors Chirurgien, faisoit partie de la flotte, sous les ordres de l'Amiral Lord Keith. Les vaisseaux très-considérables en nombre étoient montés par l'armée qui, depuis, fit la descente en Égypte, sous les ordres de Sir Ralph Abercrombry, et le Port Mahon, malgré son étendue, étoit déjà encombré.

Le printemps de cette même année avoit été froid et pluvieux. L'été qui parut subitement fut plus chaud qu'à l'ordinaire; la chaleur devint excessive dans les mois de juin, juillet et août. J'avois par malheur cassé mon thermomètre; mais des officiers qui avoient été plusieurs fois au Sénégal,

m'assurèrent qu'ils n'y avoient jamais éprouvé un pareil degré de chaleur. Il régna des calmes rarement interrompus par des brises légères qui, venant de l'Est ou du Sud-Est, nous procurèrent une fraîcheur momentanée.

Peu de jours après l'arrivée de l'expédition, on observa à bord des vaisseaux qui la composoient, plusieurs malades dont le nombre augmenta tous les jours. Le Pegasus qui fut un des moins maltraités, avoit cependant tout à la fois plus de trente hommes sur les cadres. La frégate la Blonde armée en flûte et surchargée de troupes, donna la première l'éveil. Les officiers de terre étonnés de la grande quantité de soldats qu'ils perdoient tous les jours, accusèrent la malpropreté du vaisseau et lui attribuèrent la maladie qui régnoit à son bord. D'après ces plaintes, l'Amiral ordonna à quatre Capitaines de vaisseau d'aller, accompagnés de leurs Chirurgiens, inspecter la frégate. Il résulta de cette visite qu'il y régnoit la plus grande propreté, et que la maladie étoit commune à tous les navires qui se trouvoient dans le Port. Je reçus alors l'ordre d'accompagner mon ami M. Jefferson, Chirurgien du vaisseau Amiral, dans la visite des navires qui contenoient le plus de malades ; ce qui me donna l'occasion de multiplier mes observations.

DESCRIPTION DE LA MALADIE.

Les prodromes de la maladie furent les suivans : lassitude universelle, anorexie, soif, sommeil interrompu, songes

effrayans, lassitude au réveil. Ces préludes duroient quelquefois long-temps, le plus ordinairement ils étoient bientôt suivis des premiers symptômes de la maladie.

Céphalalgie ; horripilation ; frissons ; tremblemens entremêlés de bouffées de chaleur qui s'irradioient de l'épigastre vers la périphérie du corps ; nausées ; quelquefois vomissement bilieux ; langue sale, jaune ; douleurs lombaires ; pouls inégal, concentré ; extrémités froides ; peau mouillée de sueurs fraîches, quelquefois sèche.

A cette première période en succédoit une seconde : chaleur brûlante ; pouls dur, précipité ; soif inextinguible ; peau aride ; langue et bouche sèches ; figure et yeux rouges ; difficulté de respirer ; souvent délire frénétique pendant lequel les malades se levoient et couroient sur le pont, si on n'avoit pas l'attention de les attacher dans leur lit ; à la difficulté de respirer s'ajoutoit quelquefois une douleur pleurétique.

Quoique cette fièvre fut rémittente, il étoit difficile, dans le principe, de distinguer nettement les rémissions qui étoient obscures et irrégulières.

La présence de la bile dans les premières voies et dans tout le système étoit très-remarquable, la peau en fut colorée dès le principe, et la quantité rejetée par le vomissement ou par les selles très-considérable. Quelquefois cette bile verdâtre et dégénérée étoit mêlée avec une matière acide qui agaçoit les dents du malade dans le vomissement, ou qui, rendue par les selles, occasionoit des flux dyssenteriques.

Cet accident, qui étoit commun au tiers des malades, ne changeoit point la nature de la fièvre, aussi n'est-ce que comme d'une variété que j'en ai parlé.

Quelquefois aussi la maladie débuta par un cholera-morbus : dans d'autres cas ce symptôme survint au troisième et au quatrième jour, où il causa la mort. Je ne parle que d'après l'expérience des autres, mes malades qui ont éprouvé ce cholera, n'en ayant pas ressenti de funestes effets.

La violence de tous ces symptômes ne pouvoit durer long-temps à cause de la rapidité avec laquelle étoient épuisées les forces des malades. Aussi survenoit-il tout à coup une prostration de forces accompagnée de l'appareil putride. L'époque de ce stade de la maladie étoit incertaine et dépendoit de l'énergie qui avoit accompagné l'état précédent. Le dernier consistoit dans une perte générale des forces et une dépravation putride des humeurs, produit de l'absorption de la matière dans les secondes voies. Pouls foible, vîte, *micans*, délire comateux, vomissement continuel, croûte noirâtre sur la langue, sueurs froides colliquatives, matières vomies noires, haleine fétide ; voilà la collection des signes pronostics funestes. La mort approchoit ; alors hoquet continuel, soubresaut des tendons, paroles à demi exprimées et confuses, selles involontaires, froid glacial des extrémités, yeux enfoncés, respiration entrecoupée, odeur cadavéreuse. J'ai vu plusieurs malades chez lesquels la marche de tous ces symptômes étoit si rapide, que la mort arrivoit au troisième ou au quatrième jour.

Le pronostic étoit plus favorable lorsque, par les soins de la Nature ou du Médecin, il survenoit dans le principe un peu de calme avec des rémissions bien marquées, des sueurs douces et abondantes, hémorragies du nez, diminution de la soif et de la chaleur, urine moins colorée, pouls plus mou et plus régulier.

Cette fièvre n'épargna pas même les gens de l'art. M. Brown, Chirurgien du vaisseau le *Rœbuck*, jeune homme d'un rare mérite, aimé et estimé de tout le monde, tomba malade et mourut le quatrième jour. Le D.r Barton, Médecin de l'armée, fut attaqué de la maladie, et n'échappa au danger qu'avec peine. Ses forces étoient abattues, sa convalescence traînoit lentement; il voulut la terminer à Malte et quitter les lieux infectés où il avoit pris la maladie. Nous le transportâmes sur notre frégate; et quoique le trajet fut court, il mourut trois jours après avoir été mis à terre. Dans tous les cas graves, la convalescence fut longue; souvent il resta une jaunisse difficile à guérir, entraînant à sa suite des affections du foie, des congestions bilieuses, l'amaigrissement et un épuisement total des forces.

Telle est la description de la fièvre que j'ai observée, non seulement dans ma frégate, mais dans deux autres dont je soignois les malades, les Chirurgiens l'étant eux-mêmes: j'ai aussi étudié cette maladie dans un grand nombre de vaisseaux et à l'Hôpital de la marine.

CAUSES.

L'intensité et la durée de la chaleur qui régna sans interruption pendant tout l'été de 1800, m'a paru être la cause principale de la maladie. En effet, la chaleur sèche après avoir, comme tous les autres stimulans excessifs, exalté pendant long-temps les forces du corps, laisse celui-ci dans un état de foiblesse et d'épuisement. L'estomac et les premières voies reçoivent sur-tout l'impression de ces causes délétères. De là une variation bien marquée dans la secrétion de la bile qui acquiert une qualité pernicieuse en même temps qu'elle devient plus abondante. Si l'on observe tous ces accidens chez des individus nés et habitans dans les climats chauds, à combien plus forte raison ces causes doivent-elles agir sur des gens du Nord transportés tout à coup au Sud de l'Europe. Cette observation n'avoit pas échappé à nos prédécesseurs; de là la coutume de saigner et de purger les équipages des vaisseaux de guerre, lorsqu'ils approchoient des latitudes méridionales. Cet usage, quoique susceptible de modification, étoit cependant très-raisonnable, et a prouvé que l'on devoit prendre des précautions mal à propos abandonnées. On devroit, par exemple, diminuer les rations de viande salée, de vin et d'eau de vie, et les remplacer par des alimens doux, rafraîchissans. Mais c'est sur-tout l'alternative fréquente du chaud et du sec, du froid et de l'humide, qui produit les effets les plus dangereux. De là le risque de s'exposer à l'humidité de la nuit après

une journée brûlante : j'ai vu en effet échapper le moins à la fièvre les matelots qui, excédés de la chaleur du jour, dormoient la nuit en plein air sur le pont; il en étoit de même de ceux qui, employés dans les canots, n'avoient pas le moyen de se défendre des vicissitudes de l'atmosphère.

Il n'est pas difficile de se former une théorie raisonnable sur les effets qui doivent résulter de l'alternative du froid et du chaud; le premier refoule la sueur dont est baigné le corps, vers l'estomac et le tube intestinal, et y accumule la bile dégénérée et les matières saburrales. Une nouvelle chaleur qui succède ensuite ne détruit jamais complétement les effets du froid, et en laisse après elle qui ne s'effacent point. Il s'établit donc un tiraillement continuel dans les fonctions des organes, un épuisement marqué dans l'action de ceux-ci, et enfin une susceptibilité plus grande de recevoir les miasmes contagieux.

Quoique la chaleur ait dû être, comme je l'ai observé, la cause du caractère bilieux dans cette maladie, il faut chercher ailleurs l'origine du type rémittent qui s'adjoignoit constamment. On est dans l'usage d'assigner la présence des marais comme la cause commune d'où naît le type rémittent. Cependant, quoique l'Isle de Minorque présente un terrein très-sec et pierreux, couvert de collines arides et brûlées, on y a toujours observé des fièvres rémittentes et intermittentes, comme le témoignent les ouvrages de Cleghorn. Je crois cependant avoir découvert les causes de l'insalubrité de cette Isle que j'ai fréquemment visitée.

Le port Mahon est très-enfoncé dans les terres, et l'on n'observe aucun mouvement dans ses eaux, n'y ayant point de flux et reflux. Ainsi dans ce calme, tout ce qui est jeté à l'eau demeure dans la place où il a été déposé. Que l'on calcule maintenant les effets des excrémens de quinze mille hommes qui formoient notre expédition, des débris des animaux tués à bord, des cadavres qui mouroient naturellement à terre, des poissons ou animaux marins qui périssoient dans le port, et l'on ne sera plus étonné que toutes ces substances dissoutes dans l'eau, et qui venoient former à la surface une écume putride et infecte, pussent occasioner les maux que nous lui attribuons. Voici un fait à l'appui de ce que j'ai avancé. Je retournois de la ville de Mahon dans une chaloupe à six rames, nous passâmes près d'un amas d'entrailles de bœuf, distendues par les gaz de la décomposition. Les rames s'engagèrent par hasard dans ces débris et il s'en exhala des vapeurs si puantes que je vomis sur le champ. Mon domestique *Samuel Chappel*, âgé de seize ans, sentit ainsi que tous les gens du canot, des soulèvemens de cœur; le soir ce jeune homme se plaignit d'un violent mal de tête et de nausées, qu'il ressentoit depuis son retour à bord; il avoit aussi des douleurs atroces dans le bas-ventre : une once de sulfate de soude procura des évacuations copieuses, et arrêta heureusement une cruelle maladie dans son principe.

Éclairons par un nouvel exemple les idées que je viens de proposer. Il règne quelquefois entre les tropiques, des calmes qui durent des mois entiers, accompagnés de cha-

leurs étouffantes; les débris des corps animalisés que la mer contenoit s'élèvent alors à sa surface. Les vaisseaux qui se trouvent dans ces parages deviennent stationnaires, et sont bientôt environnés de leurs propres immondices jointes avec celles que fournit la mer. Il est rare que dans ces circonstances les équipages ne soient pas sujets à des fièvres du plus mauvais génie; c'est ce que j'ai eu moi-même occasion d'observer.

Outre les causes que je viens d'assigner, mes recherches locales m'en ont découvert encore d'autres. Dans le fond du port Mahon, il existe un étang formé par les eaux pluviales et entretenu par un ruisseau qui s'y débouche. Ce marais au niveau de la mer ne contient de l'eau que dans l'hiver et dans la saison pluvieuse; en été son fond n'offre qu'une masse puante de limon, qui en se desséchant infecte les alentours. Il existe encore des marécages dans les bas-fonds des vallons, qui deviennent autant de foyers d'émanations putrides.

Enfin, le cimetière de l'hôpital de la marine, placé sur un côté du port, près de l'isle de l'hôpital, peut être considéré comme aidant les causes de la contagion; et l'on ne sera point éloigné de croire à cette idée, lorsqu'on examinera le peu d'épaisseur de la terre qui recouvre les cadavres.

Voici une observation à ce sujet: en 1801, c'est-à-dire, l'année qui suivit les ravages de la maladie dont je parle, les chaloupes de l'Alexandrie furent envoyées à terre, pour couper des balais près de ce cimetière; deux des

gens de l'équipage furent dès le lendemain attaqués de la maladie.

Il me paroît que c'est mal à propos, qu'on a attribué la contagion au grand nombre d'individus qui existoient dans chaque vaisseau, puisque ceux qui avoient débarqué la plus grande partie de leur monde, ne furent pas plus exempts de la maladie que les autres, tandis que le Wassenaer, grand vaisseau, qui outre son équipage, portoit plus de six cents soldats, n'eut que trois hommes légèrement malades.

Ce qui me confirme dans l'opinion, que ce sont les causes que j'ai assignées, qui ont réellement produit la contagion à Minorque; c'est que 1.° les navires les plus enfoncés dans le port avoient le plus de malades, et que le Wassenaer qui n'en avoit point, étoit mouillé dans l'embouchure de la rade où il jouissoit des brises rafraîchissantes; 2.° dès que nous quittâmes Minorque pour faire voile vers Malte, la fièvre cessa, et ceux qui en étoient encore attaqués furent guéris. Ceci prouve que la meilleure prophylactique dont puissent user les vaisseaux dans les climats mal-sains, est de les abandonner, et que les vaisseaux Européens qui peuvent tenir la mer, ne devroient jamais toucher, sans aucune nécessité absolue, aux isles de l'Amérique qui deviennent le tombeau d'une si grande quantité de nouveaux venus.

Je dirai donc en me résumant que les émanations putrides répandues dans l'atmosphère et agissant sur des corps prédisposés, me paroissent avoir été les seules causes de la fièvre qui fait le sujet de mon mémoire.

La première action de ces miasmes contagieux se dirigeoit essentiellement sur les voies digestives [1], dont ils affoiblissoient et dépravoient l'action. De là la dégénération de tous les sucs qui servent à la digestion ou qui en sont les produits : les effets subséquens portoient sur le principe de la vie lui-même; de là le *collapsus* des forces, les dégénérations putrides, etc.

TRAITEMENT.

D'après ce que j'ai observé nombre de fois, il me semble que toutes les indications curatives à remplir se bornoient :

---

[1] CULLEN avoit déjà vu que certaines substances avalées, des coquillages principalement, pouvoient produire des effets sur tout le corps.

J'ai été moi-même témoin d'un singulier accident relatif à ce sujet; étant à Bantry-Bay, sur les côtes de l'Irlande, dans le mois de mai 1799. Quatre hommes de l'équipage mangeoient une assez grande quantité de moules qu'ils avoient achetées; deux heures après on m'avertit que ces matelots étoient empoisonnés. Je trouvai en effet tout leur corps prodigieusement enflé, principalement sur la figure et les lèvres; une éruption urticaire, avec des démangeaisons insupportables, couvroit la peau : il y avoit fièvre, céphalalgie, nausées, soif extrême, pouls dur et précipité. Un éméto-cathartique vida l'estomac, et le tube intestinal, dissipa tous les accidens; il ne resta qu'une espèce de langueur qui dura quelques jours. Ayant examiné avec soin ces coquillages, je n'y pus rien trouver, qui pût me faire soupçonner leur qualité dangereuse; ceux qui en avoient mangé m'assurèrent, au contraire, que le goût en étoit excellent.

1.° A enlever les matières étrangères contenues dans le tube intestinal.

2.° A modérer l'irritation.

3.° A restaurer les forces, en empêchant une nouvelle accumulation de matières saburrales.

Pour atteindre ces différens buts, je commençois par administrer un émétique, aux premières approches de la maladie. L'évacuation considérable d'une bile dégénérée, et le mieux être sensible des malades, m'a prouvé dans une expérience de cinq années, la bonté de ce traitement.

Ce remède, il est vrai, quoique indiqué dans beaucoup de cas, ne convient pas dans tous. Le principe de cette fièvre s'accompagnoit quelquefois d'une irritation considérable de l'estomac, irritation que dénotoient les spasmes de cet organe, du bas ventre, et les vomissemens spontanés. Dans ce cas l'émétique devenoit funeste, et je l'ai souvent vu produire le cholera-morbus, ainsi qu'un état désespérant. On remplace alors avantageusement le tartre stibié par l'infusion théiforme de fleurs de camomille, ou d'autres légers anti-spasmodiques, en attendant qu'il se soit déclaré une rémission.

L'emploi de l'émétique devoit aussi être suspendu, lorsque la chaleur fébrile étoit considérable, que la rougeur de la face et des yeux annonçoit un mouvement plus rapide du sang vers la tête, et que la douleur excessive de cette partie confirmoit cet état.

Lorsque l'estomac étoit vidé, on continuoit l'expulsion des matières du reste du canal intestinal, à l'aide des sels

neutres, du calomelas, du jalap ou du sené. Je préférois les deux premières substances, et sur-tout le calomelas qui m'a paru mieux réussir; ce remède enlève plus complétement et avec moins d'irritation les matières bilieuses, muqueuses et corrompues. On peut le combiner avec le sel d'epsom, le jalap ou la rhubarbe; mais je me servois le plus ordinairement de huit ou dix grains de cette dernière substance que j'administrois le soir, et dont j'aidois l'action par un lavement donné le lendemain et composé avec une once de sel d'epsom.

Ces remèdes devoient être répétés, suivant que le cas l'exigeoit, et j'avois un soin particulier de tenir le bas-ventre libre, pendant le cours de la maladie.

L'utilité de cette méthode est prouvée par l'expérience : elle l'est aussi par l'assentiment des meilleurs praticiens. Le Docteur Rusl, dans les détails qu'il nous a donnés sur la fièvre jaune (maladie qui se rapproche beaucoup de celle dont nous parlons), dit qu'il donna tous les jours pendant l'augment et l'état de la maladie, dix à quinze grains de calomelas, combinés avec la même quantité de jalap. Les selles que procuroit ce remède étoient suivies de rémissions marquées. M.r Holliday a traité les fièvres de la Havane, avec de hautes doses de cette combinaison dans le principe, et lorsque l'irritation étoit calmée, il se servoit du quinquina et de la serpentaire de Virginie.

Quoique les évacuations contribuent beaucoup à calmer l'irritation et la chaleur brûlante qu'éprouve le malade, on est dans beaucoup de cas obligé de recourir à d'autres moyens; ainsi une saignée devient utile lorsque le pouls est

fort et élevé, la chaleur considérable, et qu'il existe d'autres signes inflammatoires. Il est vrai que la plupart de ces signes peuvent être compliqués avec une diathèse putride et la debilité générale; dans ce cas la saignée ne conviendroit guère. Il est donc nécessaire de bien préciser le cas où ce moyen curatif convient.

La quantité de sang que l'on évacue, est toujours proportionnée au tempérament du malade et à la violence des symptômes. On peut cependant avancer en règle générale, que cette évacuation doit être assez considérable pour étouffer, si je peux m'exprimer ainsi, la fièvre dans son principe. Le sang présentoit une couleur d'un rouge vif, et cette qualité, lorsqu'elle existoit, étoit toujours d'un bon augure, et prouvoit la nécessité de la saignée.

Quoique cette opération dût être pratiquée dans le commencement de la fièvre, je l'ai vue cependant réussir au sixième et septième jour, dans mes observations à l'hôpital de la marine. Mr Epay, Chirurgien en chef, m'a fourni beaucoup de lumières à cet égard; ce qui n'a pas peu ajouté à l'estime que je lui portois, et que je partage avec tous ceux qui ont le bonheur de le connoître.

Je n'ignore point qu'il existe des opinions différentes parmi les auteurs, sur l'emploi de la phlébotomie; mais cette diversité me paroît tenir à la confusion de différentes fièvres, distinctes les unes des autres, et que l'on a réunies sous la seule dénomination de rémittentes. Il n'est pas étonnant alors que la saignée ne convienne pas toujours également. D'ailleurs je considérois dans ma pratique, que je

traitois des jeunes gens, vigoureux, bien nourris, ayant quitté depuis peu de temps un climat froid pour venir éprouver des chaleurs brûlantes.

J'ai aussi employé avec avantage les saignées locales, pratiquées avec les ventouses scarifiées et les sangsues. Ces moyens appliqués à la tête et à la poitrine, suppléoient avec avantage la saignée générale, lorsqu'il étoit impossible ou dangereux de pratiquer celle-ci.

Les malades jouissoient de l'air libre autant qu'il étoit possible, je les plaçois auprès d'un sabord ouvert où ils étoient rafraîchis par la plus légère brise qui s'élevoit. Leur boisson étoit composée d'eau d'orge acidulée, ou encore mieux de la limonade de citron froide [1].

La mixture saline ou l'anti-émétique de RIVIÈRE, est un excellent remède, qui détermine les humeurs vers la peau et les urines, utile sur-tout pour calmer l'irritation de l'estomac : je répétois cette préparation de trois en trois heures.

J'ai aussi retiré de grandes ressources des préparations antimoniales, et j'employois indifféremment la poudre de JAMES ou le tartrite d'antimoine, combinant alors ce der-

---

[1] J'ai vu les médecins en Italie et à Malte, employer fréquemment cette boisson glacée; CLEGHORN et quelques autres auteurs se sont élevés contre cette pratique. Si j'osois apporter mon expérience en preuve, je dirois, que dans la plupart des cas je l'ai vue réussir, et que me trouvant à Malte pendant les mois de mai, juin et juillet de 1802, j'ai traité avec succès par ce moyen la fièvre qui y régnoit.

nier avec des préparations salines. La formule dont je me servois le plus ordinairement étoit la suivante :

R. *Salis epsomi* unc. ij.
Tartari stibiati gr. ij.
Aquæ communis unc. xij.

Ce que l'on devoit rechercher principalement, étoit l'extinction de la chaleur, en établissant des rémissions douces et assurées. Les effusions copieuses et subites d'eau froide sur toute l'habitude du corps, remplissoient le premier but; j'en ai vu des effets sensibles lorsqu'il y avoit chaleur et aridité à la peau, mal de tête, rougeur des yeux et délire. Tous ces symptômes étoient allégés dans un instant et remplacés par un sentiment agréable de chaleur, diminution de la fièvre, et souvent par des sueurs accompagnées d'une rémission notable. Je fus engagé à employer cette méthode par les avantages que j'avois vu en résulter dans l'hôpital de la marine, et les renseignemens que me donna là-dessus M. Dewer, maintenant chirurgien au 30.e régiment, et qui s'étoit servi de ce remède en Égypte. Le D.r Currie, de Liverpool, a écrit un traité sur les avantages de l'effusion d'eau froide, et quoique je ne connoisse point cet ouvrage, j'en avois entendu parler et lu quelques fragmens. Pour employer ce traitement, je faisois sortir le malade du lit, et je le baignois d'eau froide, par le moyen d'un arrosoir ou avec une grosse éponge, que l'on exprimoit sur les différentes parties du corps à nud. Au bout de dix à quinze minutes, je faisois remettre dans son lit le malade qui avoit

déjà éprouvé du soulagement. Cette opération étoit répétée plusieurs fois, suivant que le cas l'exigeoit; souvent même je faisois raser la tête sur laquelle j'appliquois des linges imbibés d'oxycrat. Je ne saurois assez revenir sur l'éloge de l'eau froide dont je pourrois beaucoup parler d'après mon expérience [1]; et ce qui est encore plus, d'après celle de praticiens recommandables.

Cette maladie étant très-rapide dans ses progrès, et se terminant quelquefois brusquement par la mort, la méthode curative devoit être décisive, sur-tout dans le principe, parce qu'un moment de retard dans son emploi pouvoit faire une victime de plus. Il ne falloit cependant pas porter trop haut l'emploi des remèdes, sur-tout lorsqu'ils devoient évacuer le sang ou les matières saburrales. Les évacuations poussées trop loin amenoient un état pire que celui que l'on cherchoit à combattre, et l'on pouvoit dire avec vérité :

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Il est une infinité de considérations que n'est pas obligé

---

[1] Dans le mois de juin dernier 1802, je soignois les malades de la frégate l'*Hydra*, dont le chirurgien M. GLATSTONE étoit absent. Un jeune garçon de dix huit ans étoit atteint d'une fièvre ardente : au troisième jour de sa maladie vers midi, il éprouva une hémorrhagie nasale si copieuse et si opiniâtre, qu'on fut obligé de m'envoyer chercher à bord de mon vaisseau l'*Alexandrie*; je fis sortir le malade du lit, on versa sur lui plusieurs seaux d'eau froide, l'hémorrhagie s'arrêta, la fièvre diminua, et étant remis dans son lit, des sueurs copieuses terminèrent cette maladie.

de remarquer le médecin de terre, mais qui ne doivent point échapper à celui qui soigne des marins; ainsi le changement rapide des climats et des passions d'ame, la qualité des alimens, l'influence de l'atmosphère, les habitudes et bien d'autres circonstances doivent être prises en considération.

Après avoir évacué les matières, il étoit utile, comme je l'ai déjà dit, d'empêcher une nouvelle accumulation, en restituant les forces épuisées. Pour remplir ce dernier but, je me servois de ce médicament si bien connu, et qui a tant mérité les éloges des praticiens, je veux parler du quinquina; j'y avois recours lorsque après les évacuations; critiques tout s'amélioroit, le malade restant cependant foible. Ce remède m'a également bien réussi pendant la rémission, et sa dose étoit de deux ou trois drachmes en substance.

La marche de la maladie étoit si rapide, comme je l'ai déjà observé, qu'il étoit instant de mettre en usage les remèdes convenables en pareil cas; ainsi j'ai vu des malades dont l'état demandoit le quinquina au second jour, tandis que la plupart ne devoient s'en servir qu'après le septième ou le onzième. Quant à l'époque de l'administration, j'ai vu constamment que l'écorce du Pérou, agissoit bien mieux placée immédiatement à la suite des exacerbations.

Comme il y avoit un grand nombre de malades, chez qui la méthode ordinaire de donner le quinquina ne pouvoit avoir lieu, à cause de l'irritation singulière de l'estomac

jointe à une foiblesse générale, je me servois volontiers des formules suivantes :

N.° 1. R. *Corticis peruviani pulverati* unc. ſs.
Ejusdem tincturæ unc. j.
Aquæ menthæ piperatæ unc. iij.
M. F. mixtura qualibet hora ad dosin unc. ij. *vel* iij. *sumenda.*

N.° 2. R. *Corticis peruviani* unc. j.
Aquæ communis libr. ij.
F. decoctum. Cola. Post colaturam adde
Tincturæ corticis unc. ij.
Potio sumenda qualibet hora tertia ad dosin unc. ij.

Ces remèdes n'étoient pas toujours employés seuls, et l'on devoit leur en associer d'autres; lorsque dans le milieu de la maladie l'épuisement des forces étoit considérable, qu'il survenoit mal de tête gravatif, assoupissement avec délire comateux, langue sèche et noirâtre, sueur copieuse et extrêmités froides. Alors je marjois avec les remèdes ci-dessus le camphre, l'ammoniaque, l'opium, la serpentaire de Virginie; je mettois en usage le vin et même les alimens.

L'état des premières voies appeloit l'attention continuelle du praticien. Il étoit utile de les évacuer de temps en temps, afin de ne pas laisser ramasser un foyer de putridité. Aussi lorsque les minoratifs auroient affoibli le malade, je leur substituois avec avantage l'emploi des lavemens répétés.

L'assoupissement et le délire comateux m'indiquèrent l'usage des vésicatoires, dont l'utilité devint très-étendue. Elle n'étoit pas aussi prouvée dans le moment de l'irritation ou du *status* de la maladie, comme lorsqu'il y avoit rémission des symptômes.

C'est dans ce même stade, que le vin devint un excellent restaurant. Je le donnois le plus ordinairement sous forme de limonade, en le combinant avec le sucre et le suc de citron.

J'ai observé qu'il étoit essentiel de ne pas laisser les malades sans alimens. Mais le choix de la nourriture devient très-essentiel par les effets qu'elle peut produire; en effet, les bouillons de viande que l'on donne ordinairement aux malades, sont plus nuisibles qu'avantageux, ils augmentent le foyer de putridité, et sont toujours pris avec répugnance. Les tablettes de bouillon ne valent guères mieux et l'on devroit substituer à cette nourriture très-dispendieuse quelque autre moyen qui convînt mieux aux malades.

En général le sagou, le riz, le biscuit, le pain, cuits et assaisonnés avec soin, sont bien préférables à tous ces alimens tirés du règne animal.

Je vais maintenant rapporter plusieurs histoires de malades qui prouveront la bonté de la méthode curative dont j'ai parlé, en même temps que la nécessité de la varier suivant les différentes circonstances.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Robert Newman, domestique du premier lieutenant, âgé de seize ans, avoit été à terre où il s'étoit exposé à l'ardeur du soleil; le même jour il éprouva mal de tête, inappétence; la nuit fut agitée par des rêves effrayans, le sommeil fut interrompu.

Le lendemain matin il eut froid, mal de tête, nausées, lassitudes, douleur aux lombes, pouls inégal, langue blanche parsemée de points rouges. Il avala de suite un émétique dans une infusion de fleurs de camomille, et évacua beaucoup de bile. Vers midi, le froid étoit remplacé par une soif inextinguible, dureté du pouls, aridité de la peau; vers le soir tous les symptômes s'aggravent, difficulté de respirer; sa boisson fut acidulée, on lui administra six grains de calomelas.

Second jour: la fièvre continue avec moins d'intensité; le calomelas avoit opéré, il parut une légère sueur dans la matinée. Le sel d'epsom avec le tartrite stibié lui fut donné, et on fit sur l'habitude du corps une affusion d'eau froide qui fut répétée trois fois dans le jour. Des sueurs partielles se déclarèrent à plusieurs reprises.

Troisième jour: le matin légère sueur; l'après-midi exacerbation violente avec délire. Je tirai six onces de sang; il fut baigné et reçut un lavement le soir.

Quatrième jour: sueurs partielles; on administra le soir

quatre grains de calomelas, le délire diminue, le malade dort un peu dans la nuit.

Cinquième jour : le calomelas n'ayant pas suffisamment opéré, on le fait suivre d'une once de sel d'epsom; l'exacerbation est plus faible cette après midi; affusion.

Sixième jour : sueurs partielles, pouls encore dur, langue sale, nausées; un émétique évacue des saburres bilieuses verdâtres, le malade est soulagé, la peau est toujours aride. L'anti-émétique est donné toutes les trois heures, lavement le soir.

Septième jour : point de sueur pendant la nuit, le pouls est inégal, la chaleur modérée, soif inquiétante; vers midi, forte exacerbation, pendant laquelle il reçut trois affusions d'eau froide. A onze heures du soir, rémission, sueurs considérables, extrémités froides, assoupissement, pouls mou et régulier. J'ordonne deux scrupules de quinquina en poudre de deux en deux heures.

Huitième jour : le malade va mieux, il prend trois crêmes de sagou dans la journée.

Neuvième jour, le matin vomissement copieux, douleurs au côté, à dix heures frissons. Après-midi exacerbation avec chaleur irrégulière, toutes les trois heures on donne cinq grains de poudre de James avec trois grains de camphre; le soir, délire, pouls petit et rapide; vésicatoire à la nuque.

Dixième jour : mieux-être, exacerbation légère, sueurs considérables, le quinquina comme auparavant.

Onzième jour : un léger paroxisme.

Douzième jour : comme le dix ; lavement.

Treizième jour : paroxisme ; l'après-midi, délire, point de côté ; vésicatoire appliqué dessus.

Quatorzième jour : sueurs considérables sans fièvre, faiblesse générale, quinquina combiné avec l'élixir de vitriol, limonade vineuse, l'appétit se fait ressentir.

Quinzième jour : point de fièvre, la convalescence commence.

SECONDE OBSERVATION.

George Butt, soldat de la marine tombe malade, l'après-midi ; paroxisme violent, délire frénétique, point de côté ; le malade crie qu'il va suffoquer, chaleur brûlante, peau aride. On lui administre un lavement avec la dissolution de sel d'epsom ; le soir, une saignée de douze onces, boissons acidulées ; mixture saline toutes les trois heures, à huit heures dix grains de calomelas.

Second jour : délire toute la nuit, la matinée plus tranquille, quatre selles ; mixture de sel d'epsom et d'antimoine. Exacerbation l'après-midi, effusion d'eau froide répétée.

Troisième jour : sueurs copieuses sans soulagement, soif intense, mal de tête, chaleur moindre ; l'après-midi, l'exacerbation est devancée par un court frisson, les symptômes augmentent tellement que je lui fais tirer encore dix onces de sang ; dans la nuit il s'échappe de son lit et se promène dans l'entre-pont ; délire furieux, pouls très-fort, chaleur brûlante, respiration difficile [entrecoupée ; on continue les

affusions d'eau froide pendant vingt minutes; calme, sueurs abondantes, sommeil.

Quatrième jour : point de fièvre, abattement considérable, pouls faible ; le quinquina est donné à une drachme toutes les deux heures ; la convalescence commence et dure trois semaines.

TROISIEME OBSERVATION.

Jean Fidler, matelot, âgé de 50 ans, employé dans la chaloupe, fut à terre, s'enivra et dormit toute la nuit en plein air. On l'envoie chercher le lendemain, il fut mis aux fers; mais on fut bientôt obligé de l'en sortir, les premiers symptômes de la maladie ayant paru. Irritation de l'estomac, nausées, crampes, colique ; vomissemens et déjections alvines simultanées, sueur générale froide, pouls inégal très-rapide, respiration presque impossible, bile corrompue rejetée. Dans ce désordre, je ne lui avois administré qu'une légère décoction de farine d'avoine ; mais les symptômes devenant plus alarmans, on lui donna deux onces eau de menthe avec trente-cinq gouttes de teinture d'opium, potion qui fut rejetée aussi-tôt, mais à force de la répéter elle fut enfin gardée. J'aidai encore son effet avec un lavement où furent mêlées cinquante gouttes de la même teinture. Pour prévenir le retour des accidens qui s'étoient calmés, un vésicatoire fut appliqué sur l'épigastre. Le malade étoit abattu avec un froid glacial aux extrémités. Le soir la chaleur revint et augmenta jusqu'à former un paroxisme.

Second jour : rémission parfaite, quinquina qui fut continué pendant six jours, au bout desquels, il reprit ses occupations.

QUATRIÈME OBSERVATION.

M.r *Carstairs*, maître charpentier de notre vaisseau, se sentit mal, il fut émétisé, prit des boissons acidulées, le calomelas le soir, la mixture de RIVIÈRE par intervalles. On observoit une exacerbation tous les jours. Pendant la rémission du quatrième le quinquina fut donné, et les affusions d'eau froide employées dans le stade de la chaleur. Ces moyens furent continués jusqu'au huitième jour où les forces commençant à manquer, on se servit de la formule N.o 2 ; le vin fut ajouté dans sa boisson. Le douzième jour point de paroxisme, qui arriva le treizième. Le quatorzième la convalescence commença.

Telle a été la fièvre qui régna à Minorque pendant l'été de 1800. J'ai décrit la méthode qui m'a assez bien réussi, puisque de trente-sept malades à mon bord, je n'en perdis pas un seul. Cette fièvre fut la même que celle qui règne dans cette Isle, et n'en différa que par son intensité. Elle change ordinairement de caractère après les pluies automnales ; mais je n'eus point occasion d'observer ce changement, ayant quitté Minorque dans le milieu d'août. Nous fûmes envoyés à Malte, de là à Messine ; et nous retournâmes au port Mahon vers la fin de septembre, nous trouvâmes la

flotte partie, il fallut aller la joindre dans la baie de Tetuan ; de là toute l'escadre se rendit devant Cadiz où la descente que l'on avoit méditée ne put point s'effectuer, à cause de la maladie contagieuse qui ravageoit cette ville.

Depuis cetre époque l'escadre fut toujours en mouvement, elle alla à Tetuan, à Gibraltar, à Minorque, et enfin à Malte : pendant ce temps on n'observa sur les vaisseaux que quelques légères maladies. L'automne avoit débuté par des pluies et des orages, elle continua à être humide ; ce qui après un été aussi chaud, auroit sans doute occasioné bien des maladies, si nous eussions été arrêtés dans quelque port ; mais continuellement éloignés de la terre, la santé de nos équipages fut conservée.

Je crois que l'on pourroit établir une analogie frappante, entre les maladies qui regnèrent dans la Méditerranée et celles que l'on observa à Cadiz. J'ai décrit celle de Minorque : ce même été parut à Malte une fièvre de mauvais génie qui sacrifia non-seulement un grand nombre d'Anglois qui faisoient le blocus de cette place, mais qui existoit encore au-dedans comme je l'ai appris depuis lorsque nous y fûmes entrés.

M.r Cormick, chirurgien-major du cinquième régiment, en garnison à Gibraltar ; m'assura, que vers la fin de l'été, on observa dans cette ville, une fièvre maligne de si mauvais caractère que l'on fut tenté de croire à l'introduction de la contagion de Cadiz. Il est vrai que cette maladie avoit un peu diminué au commencement de novembre, lorsque M.r Cormick me fit voir dans l'hôpital particulier

de son régiment plus de vingt soldats qui en étoient encore atteints.

Plusieurs individus périrent deux jours après l'apparition de cette fièvre, qui débuta par des vomissemens de matières noires, et une décomposition générale dénoncée par une forte odeur cadavéreuse.

La constitution de cette année là, dut sans doute disposer, d'une manière singuliere, tous les habitans de la côte de la Méditerranée à des maladies qui avoient quelque chose de commun ; les localités fournirent ensuite les causes procathartiques, qui développèrent avec plus ou moins d'énergie le fléau commun. J'ai décrit les circonstances auxquelles on peut raisonnablement attribuer la maladie de Minorque; celle qui ravagea la malheureuse ville de Cadiz dut peut-être son intensité à des localités qui attisèrent la contagion apportée d'Amérique.

Il me reste à présent à parler de la fièvre qui règna pendant l'automne de l'année suivante, dans l'Isle de Minorque. Ceci ne sera point inutile pour éclairer les variations qu'éprouvent les maladies, en passant à travers des saisons différentes.

J'accompagnai l'escadre à Malte, dans l'Asie mineure et sur les côtes de l'Égypte où je quittai le Pégasus, ayant

été envoyé par l'Amiral Lord KEITH, à Malte, pour y soigner les prisonniers de guerre Français. Dans le mois de juin 1801, je reçus ordre de monter l'Alexandre, vaisseau de 74 canons. L'escadre sous les ordres de Sir WARREN, fut en croisière sur les côtes orientales de la Sicile, pendant près de deux mois, nous eûmes très peu de malades malgré l'excessive chaleur de la saison. Nous passâmes ensuite à l'Isle d'Elbe où notre escadre resta trois jours en panne, pour communiquer avec la garnison de Porto-Ferrajo, alors assiégé par les Français. De là nous nous rendîmes à Minorque et nous y arrivâmes vers le milieu du mois d'août.

Trois jours après notre arrivée, les fièvres commençoient à paroître, et le chirurgien du vaisseau le Généreux, qui avoit resté tout l'été dans cette Isle, me dit qu'il y en avoit eu un très-grand nombre. Les maladies que j'eus à bord de l'Alexandre, ressembloient beaucoup à celles de l'été précédent, mais les symptômes qu'elles présentèrent furent moins graves. Il est vrai que notre équipage qui avoit resté près de cinq ans dans la Méditerranée étoit déjà acclimaté ; ce qui le prouve, c'est que je n'eus que dix malades à bord, tandis qu'il y en avoit un plus grand nombre sur les autres vaisseaux.

Le traitement de cette fièvre fut à quelque chose près le même que celui dont j'ai déjà parlé. Il falloit néanmoins être plus réservé sur l'emploi des évacuans et de la saignée, soit à cause de la nature de la maladie qui avoit un peu changé, soit à cause de l'épuisement dans lequel devoit né-

cessairement être un équipage nourri de salaisons [1] depuis six mois, et exposé à des chaleurs inaccoutumées.

Nous ne restâmes alors que peu de temps à Minorque, et l'escadre retourna à l'Isle d'Elbe. Le 14 septembre, des soldats de la marine et des matelots que nous avions débarqués à Porto-Ferrajo, firent avec la garnison de cette place une sortie, pour détruire les ouvrages des Français. L'Alexandre se trouvant plus près de terre que les autres vaisseaux, je reçus à bord presque tous les blessés, qui ne furent pas en grand nombre et dont aucun ne mourut de ses blessures, quoique la plupart très-compliquées.

Le temps fut excessivement pluvieux pendant huit jours. D'Elbe nous fûmes en croisière devant Toulon et les Isles d'Hières, pendant un temps très-orageux. Dans une seule nuit, sur six vaisseaux, trois furent frappés de la foudre, l'Amiral, le Dragon et le nôtre, le second y perdit son grand mât. D'ailleurs, les effets de ce mauvais temps et de l'humidité, ne furent pas sensibles chez les malades. Nous retournâmes à Minorque au commencement d'octobre, avec l'équipage en assez bonne santé.

---

[1] Cette nourriture avoit procuré à la longue des affections scorbutiques qui, heureusement, cédèrent à l'emploi du suc de citron. Nous devons sur cet objet les vues les plus précises et les plus heureuses en pratique, au Docteur TROTTER, médecin en chef de la marine Anglaise. Son ouvrage, écrit avec un style élégant, est le premier dans lequel on ait cherché à appliquer les belles découvertes des Chimistes Français à l'Étiologie et à la Thérapeutique des maladies.

Cette automne fut très-pluvieuse, aussi les bâtimens devinrent humides et mal-sains à habiter; les fièvres parurent, se multiplierent et furent dangereuses.

Stupeur, langueur, inappétence, sommeil troublé, tels furent les prodrômes de cette maladie.

Froid très-sensible aux extrémités, mal de tête gravatif, pouls petit et inégal, sueurs partielles, yeux rapetissés et larmoyans, nausées, douleurs lombaires, abattement, tristesse, langue recouverte d'une croûte lardacée jaunâtre, spasmes aux extrémités inférieures.

A ces symptômes succédoient, chaleur âcre, délire comateux, stupidité, pouls petit ou très-plein, point de côté, langue sèche, dents sales et vernissées, soif inextinguible, urines variables, le plus souvent jaunes, quelquefois brunes, céphalalgie violente, battement des carotides, nausées.

La fièvre étoit rémittente, le plus souvent marquée du type double-tierce, rarement du simple.

La seconde classe de symptômes que j'ai tracée, formoit l'exacerbation dont la durée étoit très-incertaine. La rémission s'annonçoit par une legère sueur et un adoucissement des symptômes, il n'y avoit que le mal de tête et la soif qui ne se calmoient point. La gravité de la maladie étoit en proportion du peu de durée des rémissions, celles-ci furent quelquefois si courtes, que les exacerbations devinrent subintrantes : un renouvellement de froid précédoit la seconde exacerbation plus forte que la première, et le malade périssoit souvent dans la troisième.

Dans la suite l'habitude du corps et le blanc des yeux devinrent jaunâtres, et il s'évacuoit une quantité prodigieuse de bile, tant par le vomissement que par les selles.

Le pronostic favorable se composoit de la longueur des rémissions, d'une moindre prostration de forces, d'une plus grande facilité à supporter le mal de tête.

Le danger s'annonçoit au contraire par l'intensité des symptômes ci-dessus; les selles involontaires; les urines brunes, noires; le vomissement continuel de matières noirâtres; la saleté, la fétidité de la bouche; la puanteur des excrémens; la position du malade qui étoit couché sur le dos les cuisses écartées l'une de l'autre; son refus pour les boissons, ou les vomissant après les avoir prises; la respiration difficile; le pouls vacillant, rapide, inégal.

Les signes mortels étoient, délire continuel, insensibilité totale, hoquet, soubresauts des tendons, odeur cadavéreuse, sueurs froides; hémorragies nasales, sang noirâtre et dissous, pouls vibratile et formicant.

Telle fut la fièvre dont furent attaqués quatre-vingt-trois hommes de l'équipage de l'Alexandre. Trois succombèrent et furent mourir à l'hôpital de la marine, deux le quatrième jour, et l'autre le septième. Dans le courant de décembre la maladie diminua, et s'éteignit à la fin du même mois.

CAUSES.

La fièvre que je viens de décrire, doit être, ce me semble, attribuée aux grandes pluies et à l'humidité de l'atmosphère

qui prédiposèrent les corps à recevoir l'impression des miasmes contagieux, et favorisèrent même la production de ces miasmes. A Minorque les endroits marécageux sont ordinairement dessechés pendant l'été. Les pluies de l'automne venant à détremper ce limon mal-faisant, il s'en élève des émanations putrides qui produisent les fièvres de mauvais caractère. Ce n'est pas comme à Batavia, dans l'Isle de Java, où l'on voit les pluies automnales faire cesser les maladies, en inondant les marais qui n'étoient point encore tout à fait desséchés.

On ne peut mettre en question l'effet prédisposant d'un temps humide et pluvieux, sur-tout à bord des grands vaisseaux de guerre, où les hommes sont entassés, respirent un air mal-sain ; et où l'obscurité, la tristesse qui règnent dans l'intérieur, produisent la mélancolie et l'abattement. C'est alors que les maladies naissent spontanément, et que produites, elles se propagent avec une rapidité effrayante ; le mal est bien plus grand, lorsque dans un temps d'orage, on est forcé de fermer les sabords des semaines entières, comme je l'ai vu quelquefois.

D'ailleurs l'eau des pluies peut contenir les miasmes de la contagion, comme l'a observé Lind, au sujet des maladies de la côte de Guinée, ainsi que plusieurs autres auteurs respectables ; ceux qui sont mouillés risquent alors de prendre la contagion par absorption. Les marins y sont plus exposés, eux qui rarement se donnent la peine de changer leurs vêtemens lorsqu'ils sont trempés d'eau, et qui dorment quelquefois dans cet état.

Les causes prédisposantes à la maladie me paroissoient donc être des matières putrides dans les premières voies, et un affoiblissement considérable des forces ; d'où je tirai les deux indications suivantes :

1.° Évacuer l'estomac et les intestins.

2.° Prévenir la disposition putride en relevant les forces.

TRAITEMENT.

Pour suivre la route que la nature indiquoit, je débutois par faire vomir le malade, avec une combinaison de tartre stibié et d'ipécacuanha, dont j'aidois l'effet par des boissons tièdes copieuses. Les doux cathartiques suivoient de près l'administration de l'émétique, et le calomelas donné le soir à la dose de trois à six grains, marié le lendemain avec la rhubarbe convenoit très-bien.

Quelquefois les symptômes inflammatoires et le mal de tête étoient portés à un si haut point, qu'il falloit en venir à l'usage de la saignée. Il n'étoit cependant que trop ordinaire de se laisser tromper par des fausses apparences d'inflammation, et j'ai vu des médecins évacuer, dans ce cas, la vie avec le sang. A la place de cette évacuation dangereuse, il faut donc employer un moyen qui, en produisant les mêmes effets, ne soit pas suivi des mêmes accidens. L'époque où l'on pratique la saignée doit être prise en grande considération. Lind avoue ingénument avoir perdu deux malades, pour les avoir fait saigner dans la rémission : ce

qui probablement ne seroit pas arrivé s'ils l'eussent été dans l'exacerbation.

Les préparations antimoniales me réussirent très-bien, et parmi celles-là, la poudre de JAMES à la dose de cinq ou six grains répétée toutes les quatre heures.

Si les forces défailloient, ce remède étoit alors combiné avec le camphre à suffisante dose, ou avec l'opium [1].

Les boissons acidulées qui convenoient dans le principe, étoient bientôt remplacées par la limonade vineuse ou par le vin pur, lorsque la diminution des forces étoit trop rapide. Si les symptômes le permettoient, la boisson qui fut la plus agréable aux malades et celle qui les soulagoit le mieux, étoit le *porter* ou bière forte mousseuse. Dans le moment de la plus forte chaleur, une mixture saline faite avec le carbonate d'ammoniaque et le suc de citron convenoit très-bien.

Les affusions d'eau froide étoient un remède trop héroïque pour trouver ici sa place, mais je leur subtituois celles d'eau tiède, ou plutôt je faisois laver le corps des malades avec des éponges imbibées d'eau tiède; ils étoient recouverts de linges chauds, après les avoir bien séchés. Ce moyen soulageoit infiniment le malade en lui procurant une moiteur générale

---

[1] Quelques médecins étrangers ont cru que l'opium entroit dans la poudre de James, qui n'est cependant qu'un phosphate d'antimoine. On la prépare en faisant rougir au feu un creuset qui contient l'antimoine cru et des os calcinés.

et entretenant sur lui une propreté rigoureusement nécessaire [1].

Les vésicatoires me réussirent, soit pour soulager le mal de tête et le délire, soit pour calmer les douleurs pleurétiques; je les ai appliqués dans tous les temps de la maladie lorsque le cas l'exigeoit, quoiqu'ils fussent peu convenables vers la fin, parce que la dissolution étoit telle qu'ils produisirent des ulcères rebelles et la gangrène. Tous ces funestes effets étoient prévenus en ne permettant les vésicatoires [2] d'agir que comme rubéfians.

---

[1] Les lois sur la propreté sont très-sévères et très-strictement observées sur les vaisseaux de guerre Anglais. Le vaisseau est lavé et séché tous les jours sur les ponts, et tous les trois jours dans l'intérieur. Le Chirurgien a à sa disposition tout ce qu'il demande en lits, draps, oreillers, linge, etc. On met sous ses ordres un nombre suffisant d'aides et d'infirmiers, pour que le service dont il est responsable ne manque jamais. Je n'ai jamais connu de vaisseau où les commodités se trouvâssent aussi multipliées que dans l'Alexandre. Sir ALEXANDER BALL, maintenant Ministre Britannique à Malte, dont les talens, la valeur et l'humanité sont si connus, et qui étoit alors mon Capitaine, prévenoit mes demandes. Son exemple fut imité par son digne successeur le Capitaine DIXON. Les draps, les chemises, quelquefois même les matelas, étoient changés tous les jours : le linge étoit soigneusement lavé et les lits exposés à l'air sur le pont, dès que le temps étoit beau. Du vinaigre camphré étoit continuellement en évaporation dans l'infirmerie, à l'aide d'une lampe : on arrosoit même de temps en temps les planchers avec cet acide. Dans les temps humides et pluvieux on éclairoit un poële.

[2] L'emploi des vésicatoires est si étendu, qu'il est inutile de les préconiser; je ne puis cependant me défendre de rapporter l'observation

Après avoir évacué les premières voies avec les précautions nécessaires; s'il y avoit des signes de rémittence, accompagnée de chaleur modérée et du degré de fièvre ordinaire aux exacerbations, je ne balançois pas alors à administrer le quinquina. Sans cette précaution je m'exposois à voir périr des malades que j'aurois pu sauver par ce remède donné de bonne heure. Je dois avouer que deux malades qui moururent au quatrième jour, auroient peut-être été guéris par ce moyen après la première exacerbation; Mais je ne pus devenir avisé qu'après avoir été enseigné par des malheurs.

Observation. *John Gray*, matelot, âgé de 30 ans, adonné au vin, s'enivra, et dormit sur le pont alors inondé de pluie. Le lendemain, mal-aise; le surlendemain, fièvre, évacuation par haut et par bas procurée par le tartre stibié et l'ipécacuanha: le soir il commence l'usage de la poudre de James à la dose de six grains. Le second jour rémission, mais le pouls étoit encore plein, la chaleur considérable. Le troisième jour au matin, voyant que la maladie prenoit

---

suivante. Mon ami intime M. Power, Chirurgien de la corvette le Vinccjo, vint me consulter pour un jeune Officier qui s'étoit confié à ses soins. Il portoit un hydrocèle de la tunique vaginale, et ne vouloit entendre parler d'aucune opération, ni d'une application de caustique. Nous parvinmes à le faire consentir à se laisser mettre un petit emplâtre vésicatoire A la suite de cette application, il eut un écoulement si considérable d'humeurs, que l'hydrocèle fut guéri.

une mauvaise tournure, je l'envoyai à l'hôpital de la marine où il mourut le lendemain.

Joan Barbaro, Maltois, éprouva le même sort. Aussi depuis ces deux accidens malheureux, je plaçois le quinquina le second jour, lorsqu'il y avoit la moindre apparence de rémittence.

Mes malades prenoient le quinquina en substance, lorsqu'il étoit possible de le faire avaler sous cette forme. Mais tant de causes différentes pouvoient empêcher de le donner de cette manière, que j'étois obligé d'employer d'autres formules pour calmer l'irritation de l'estomac et empêcher que les remèdes ne fussent rejettés ; celle qui me réussit le mieux fut la suivante :

R. *Radicis colombæ pulveratæ* drag. Ss.
Pulveris aromatici scrup. ij.
Opii puri gr. v.
Olei menthæ piperatæ gutt. xx.
Syrupi communis q. s.
F. pilulæ n.° xxx. *diversis dosibus sumendæ.*

Je cherchois depuis long-temps un moyen de faire prendre une plus haute dose de quinquina à mes malades, lorsque je connus l'ouvrage du Dr. Robertson, Médecin de l'Hôpital royal de Greenwich [1]; ouvrage qui nous fut distribué

[1] Cet ouvrage est intitulé : « *Observations on the method of administering the peruvian bark in a fermenting state : wohen the other formulæ*

par ordre supérieur, avec injonction de répéter les expériences qui s'y trouvoient.

Je fus le premier qui tentai cette méthode, et je prévoyois les succès qu'elle auroit, en ayant déjà retiré de

---

are ineffectual or nauseated by the sick » ; c'est-à-dire : *Observations sur une nouvelle méthode d'administrer le quinquina dans les liqueurs fermentantes, lorsque les malades ne peuvent garder cette écorce.*

Le Docteur ROBERTSON, connu déjà avantageusement par des observations sur les maladies des pays chauds, recueil publié tandis qu'il étoit Chirurgien de la marine, essaya d'administrer le quinquina sous une forme qui déplût moins et qui s'accommodât en même temps à l'irritation de l'estomac. Après plusieurs tentatives, il trouva que les liqueurs dans un état de fermentation devenoient le meilleur véhicule de l'écorce du Pérou. Il choisit parmi plusieurs liqueurs, une dissolution de sucre dans la décoction de quinquina, y ajoutant un peu de levure de bière pour exciter la fermentation. Dès que celle-ci est établie, on fait prendre le remède au malade qui, au lieu d'y répugner, le trouve fort agréable.

Le Dr BEDDOES rapporte plusieurs observations qui lui ont été fournies par M. CARTWRIGHT, Ministre du Saint Évangile, qui avoit opéré des guérisons étonnantes et très-rapides par l'emploi de la levure de bière. Deux cuillerées de cette substance administrées toutes les trois heures avec le quinquina, le vin et la nourriture intercalés, ont bien réussi, selon ce Ministre philantrope, dans les fièvres putrides. Il a traité ainsi plusieurs de ses paroissiens, dont il a prévenu la mort et abrégé la maladie.

l'acide carbonique contenu dans le *porter*. Plusieurs expériences heureuses me portèrent à préférer les deux manières suivantes de préparer le quinquina :

N.° 1. Prenez du sucre ordinaire *livr. iij.*
d'eau tiède *livr. xvj.*
de quinquina en poudre *onc. xij.*
Ajoutez de bière mousseuse *livr. iv.*
Placez le vase dans une température chaude, la fermentation s'établit dans trois ou quatre jours. C'est alors le cas de donner cette liqueur au malade à la dose de *onc. ij.* ou *iij.*

N.° 2. Prenez d'une forte décoction de quinquina *livr. viij.*
de sucre *livr. j. 1/2.*
de bière mousseuse *livr. ij.*
Exposez le mélange à une chaleur suffisante pour établir la fermentation.

On peut se servir du reste de cette liqueur pour en faire fermenter une autre dose. Si l'on pouvoit se procurer facilement de la levure de bière, on la substitueroit avec avantage à cette même liqueur.

Ces boissons n'étoient point désagréables au goût ; celle N.° 2 au contraire étoit recherchée avec avidité, et comme j'avois le soin de la tenir dans des bouteilles bouchées, elle moussoit en la versant dans le verre. Aussi les matelots l'appelloient-ils *Bark beer*, *Bière de quinquina.*

D'après les expériences que j'ai répétées nombre de fois, je me suis convaincu que la méthode du Dr. Robertson étoit

infiniment précieuse, et que l'on pouvoit étendre et varier son usage dans le traitement des fièvres d'armée des climats chauds. Il est inutile d'observer que suivant les circonstances, on pourroit faire fermenter avec le quinquina la serpentaire de virginie, la racine de colombo, et une infinité d'autres remèdes dont l'emploi, quoique très-indiqué, devient souvent impossible.

Avant de terminer ce que j'avois à dire sur les deux maladies qui régnèrent dans notre flotte, j'observerai que la fièvre d'automne fut plus meurtrière que l'autre, sur-tout parmi les garnisons, dont un grand nombre périt. Le plus haut degré de force de cette maladie se fit remarquer vers la fin du mois d'octobre, pendant tout celui de novembre et le commencement de décembre. Vers le milieu, le froid devenant plus vif, les malades éprouvèrent le changement bienfaisant de la saison. Aussi lorsque nous mîmes à la voile le 22 pour nous rendre à Malte, je n'avois à bord que cinq ou six malades qui méritâssent ce nom.

A Malte, où nous demeurâmes depuis le 26 décembre jusqu'au 2 de juillet 1802, j'observai un assez grand nombre de malades dont les affections anomales ne présentèrent pas beaucoup de cas extraordinaires. Le quinquina employé par la méthode précédente me réussit encore dans quelques cas.

Je termine ici, Illustres Professeurs, une Dissertation qui, quoique renfermant peu de chose, a dû vous paroître longue par la difficulté où je suis d'exposer mes idées dans une langue étrangère. Je ne me félicite d'avoir publié cet opuscule, que parce qu'il me fournit l'occasion de témoigner l'attachement et la vénération que m'ont inspiré vos bontés

paternelles, et la manière dont vous enseignez un Art aussi difficile que la Médecine. Enrichi de votre instruction, je me glorifierai pendant toute ma vie de vous appartenir, en cherchant à me rendre digne du titre honorable que je sollicite.

Montpellier, ce 15 Pluviôse an 11 (2 février 1803.)

ERRATA.

Page 5, Roberson, *lisez* Robertson.

Page 6, Abercrombry, *lisez* Abercrombie.

Page 18, dernière substance, *lisez*, substance.

Page idem, Rushl, *lisez*, Rush.

Page 21, *après* La formule, *ajoutez*, à prendre en plusieurs doses.

Page 22, Charydim, *lisez*, Charybdin.

Page 24, *Aq. menth.* unc. iij., *lisez*, xij.